

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

L'industrie parisienne s'ingénie à créer des fantaisies nouvelles, coquettes et séduisantes à plaisir, auxquelles les femmes ne savent pas toujours résister. Telles sont les agrafes artistiques, appelées à remplacer les boutons du corsage; elles reproduisent en très petit les agrafes de la ceinture et du drapé, et se font en argent oxydé, en cailloux du Rhin sertis en argent, rondes, longues et ovales. Ces deux rangs de boutons, séparés seulement par l'agrafe, sont une jolie parure de corsage qui plaît infiniment, tant par son élégance que par sa nouveauté. C'est à la maison Senet que nous avons vu les premiers modèles et chez madame Bréant que nous les avons vus au corsage.

L'étoffe à la mode pour la ville et les voyages est une sorte de tissu de laine de deux couleurs formant un gribouillis charmant. On dirait une étoffe usée qui laisse voir la corde; aussi est-on obligé de doubler le corsage en taffetas. Pour excuser ce goût au moins original, qui cherche à imiter en neuf une étoffe usée, on vous dit: elle a du genre. Avec ces mots, on ferait accepter par nos plus élégantes Parisiennes les modes les plus hétéroclites. Le premier costume que nous avons vu, et que nous avons trouvé charmant, était bleu moyen tirant sur le gris et grenat clair, la jupe en taffetas gris-bleu recouverte d'une seconde

jupe largement plissée, dépassée par un tuyauté; une longue draperie à droite, une très courte à gauche; celle-ci, plissée à la taille, passe sur l'autre; un très haut ourlet rapporté avec cinq rangs de piqûres; derrière, une tunique assez pouffonnée. Le corsage, doublé en taffetas gris-bleu, est à petite basque, forme très collante, fermée par ces nouvelles agrafes oxydées; la manche ouverte extérieurement est fermée aussi par des agrafes.

Le complément de ce costume est un gentil mantelet assorti, dont les pans assez longs, s'enfuient de côté; ce mouvement est produit par un plissé monté au dos et au côté duquel le pan est assujéti. Comme garniture un ruché de taffetas. Cet ensemble de toilette, séduisant par son élégante simplicité, a eu le plus grand succès à l'hippique, comme disent les habitués, et il a fait retourner bien des têtes. C'est à madame Bréant que reviennent de droit les compliments.

Continuons à noter quelques costumes vus au Concours hippique. Quel étrange *meli-melo* de toilettes! Pour quelques-unes, comme il faut, que d'excentriques! Que de panaches! Que de têtes coiffées ridiculement!

Laissons de côté ces modes qui tirent l'œil, malheureusement pour celles

qui les portent, et cherchons dans la tribune agrandie des privilégiés — Messieurs du comité se sont fait la part du lion — quels sont les costumes que nous pourrions vous signaler.



Costume en surah uni et surah glacé noir, et grenat broché d'un jeté en velours,
De madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Peu de variété dans les étoffes qui toutes sont glacées avec un dessin en velours formant relief, dessin plus ou moins grand, couvrant un fond de soie.

La jupe, en étoffe à petites fleurs veloutées, les draperies unies; les lés de derrière, montés par des plis rapprochés, tombent droit; corsage à petite basque courte et si collante que le bord semble tenir à la tunique.

Nous saisissons au passage le costume de Madame du R..., très comme il faut, avec du genre. Il servira de modèle aux personnes ayant les bordures d'un châle de l'Inde à utiliser. L'étoffe est un fin cachemire d'Écosse bronze. Autour de la jupe, une bordure qui remonte de côté, une seconde posée seulement sur le lé-tablier et celui de côté. Une longue draperie à plis arrêtés et une plus petite à gauche; de ce côté, la tunique bordée d'une bande est relevée en larges plis; la bande s'arrête en patte sur la petite basque du dos. Corsage très ajusté avec deux bandes posées en gilet; même bande à la manche ouverte de côté. Le devant, malgré les draperies, donne un effet plat, tandis que la tunique est longue et chiffonnée. Une capote de paille-bronze relevée de pois de senteur multicolores, des bottes en chevreau brillant et de longs gants de Suède foncé, se perdent sous la manche. Aujourd'hui, le gant enfermant la manche est mal porté.

Madame d'A..., sportman émérite, sait mener de front l'amour de la toilette et l'amour des chevaux; c'est ainsi qu'elle nomme le goût très prononcé qu'elle a pour ces deux occupations qui remplissent les trois quarts de sa vie. Costume en soie carmélite; sur la jupe est appliquée une guirlande de fleurs et de feuillage en velours découpé, les fleurs serties de perles; longue tunique relevée d'un seul côté par une applique de velours; corsage formant veste avec un grand gilet Louis XIV en velours, découpé, fermé par de beaux boutons en écaille blonde, incrustés en or d'attributs hippiques. Chapeau en paille, à bord relevé, avec grande plume carmélite roulée autour d'une calotte élevée et carrée; un fer à cheval retient, devant, un groupe de coques en velours carmélite. J'oubliais de signaler la manche collante descendant au poignet; une haute dentelle s'échappe de l'intérieur; les gants sont en peau glacée marron-foncé.

Mais il nous faut penser aussi à nos lectrices en deuil qui demandent quelques renseignements sur le deuil élégant, ses façons et ses garnitures. Il nous est aisé de les satisfaire, une visite aux magasins de la Scabieuse nous ayant mise à même de voir avec quel goût et quelle recherche du comme il faut, madame Marquerie dirige ses ateliers de deuil, costumes et confections. Tout est surprise dans la manière dont elle drape les tuniques, tout est inédit dans la façon, et de plus l'exécution est d'un fini que l'on rencontre rarement.

Un costume en faille et armure de soie brodée de peluche et de pompons présente une nouveauté réelle dans la disposition des draperies plissées. Les draperies en faille sont rehaussées de dentelle; elles s'étagent diagonalement sur le tablier et sont irrégulièrement retenues: l'une, par une touffe de coques et de cornes en ruban de satin noir, l'autre, dans une traverse de faille; tunique pouffonnée. Corsage à pointe avec plastron en armure cerné de revers Louis XV et

postillon relevé de dentelle et de nœuds. A la manche, une coquette garniture de dentelle mêlée d'étroit ruban de satin.

Cet autre costume est moins habillé mais bien joli. Il est en voile uni et en voile brodé d'un dessin en velours formant relief. La jupe est finement plissée de plis couchés, et drapée d'une tunique en voile broché qui descend en une longue pointe-châle sur le tablier. Un côté se relève de plis creux écartés, maintenus par des boutons jais et acier, qui semblent pris dans de longues boutonnieres, simulées par un rouleauté de velours; l'autre côté est simplement drapé dans une patte de velours fixée par un bouton. Le corsage est à longue pointe-gilet avec une chemisette intérieure plissée en surah, et des pattes en velours posées en bretelle. Manche ornée d'un parement en velours surmonté d'une draperie en surah.

En fait de pardessus, le choix est grand, nous avons pris la description d'un mantelet et d'une pèlerine à pans, deux formes charmantes que nous n'avions pas encore vues. Le mantelet est en tissu brodé de jais et dentelle; le tissu fait le milieu du dos ainsi que le devant; la dentelle complète le dos et forme, en posant sur le bras, comme une sorte de manche libre, et un pouf tourné en spirale; des pendrilles en jais égaient l'ensemble. Une ruche à l'encolure et un gracieux jabot.

La pèlerine est faite de plusieurs rangs de fins plissés en dentelle superposés, piqués d'agréments en velours; un gilet et des pans étroits en gaze velours complètent ce jeune et charmant modèle.

Comme chapeau, une charmante capote en tulle blanc brodé de soie. La forme tendue et la passe bordée de velours noir. Sur ce velours posent les grappes d'une couronne en aubépine, montée sous un velours noir qui se prolonge en brides. Un nœud de velours devant, piqué d'une fleur de lys en cailloux du Rhin, puis un chiffonné de dentelle avec touffe de plumes et aigrette noire.

Un chapeau rond en paille noire, a sa calotte enveloppée par une belle plume amazone que fixe un nœud en ottoman. Le développement du bord est tout à fait gracieux.

Pour une dame âgée, voici une coiffure en tulle perlé et dentelle, qui est élégante. Derrière, les barbes sont un peu relevées, et sur la passe chiffonnée de dentelle sont posés de jolis motifs en jais voilés par une dentelle; trois branches de lilas sont jetées avec goût.

Une mignonne coiffure est faite d'un fouillis de dentelle dans lequel semblent voltiger une multitude d'oiseaux-mouches. Charmante coquetterie qui ne se voit qu'à la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

CORALIE L.

ROULLIER FRÈRES ET C^{ie}
27, rue du Quatre-Septembre.

Nous engageons nos lectrices à ne faire aucune acquisition en tissus de haute nouveauté, sans avoir vu les jolies collections des étoffes de la maison de MM. Roullier frères et C^{ie}, 27, rue du Quatre-Septembre. Nous ajouterons aux désignations données dans nos articles précédents, les taffetas changeants, 6 f. 25 le mètre, assortis à toutes les nouveautés de la saison; une grenadine glacée sur laquelle est



Falconer imp. Paris

4464

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures de *M^{me} BRÉANT-CASTEL*, 6, r. Gluck - Chapeaux de *M^{me} BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux Colombier.
Ceinture Régente & Corset Anne d'Autriche de *M^{me} de VERTUS*, 12, r. Aubert - Veloutine SAY, 9, r. de la Paix.
Foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre.

brodé un semis de bouquets détachés, la jupe et les volants déchiquetés se font en taffetas glacé même coloris; un swra quadrillé glacé gris et oreille d'ours; un drap d'été léger et soyeux, appelé *Tour d'Ay*, glacé nuage, se garnit simplement de piqures; un costume demande 8 à 9 mètres de ce tissu dont la largeur est de 1 mèt. 20; il coûte 5 fr. 90 le mètre; le même tissu se fait en cinq tons différents de glacé demi-teintes.

La collection de cette importante maison est composée principalement de lainages élégants, pour lesquels les soieries unies sont assorties. Citons quelques-uns au hasard. Chevron glacé et uni assorti, 3 fr. 75 le mètre. Rayés jaspés et unis assortis, 4 fr. 90, largeur 1 mèt. 12 cent. Voile glacé quadrillé, 4 fr. 25 le mètre, largeur 1 mèt. 12 cent.

Broderie soie sur beaux lainages, toutes nuances, 8 fr. 25 le mètre, uni 4 fr. 75, grande largeur. Broché, dessin tapisserie, 7 fr. 25 le mètre; broché, anneaux doublés, 6 fr. 75, craquelé glacé uni, 5 fr. 25; tous ces tissus en 1 mèt. 20 de largeur; voiles unies toutes nuances, 3 fr. 75 le mètre (large lisière), cachemire croisé fin, 3 fr. 25 le mètre; cachemire de l'Inde, etc., etc. De jolis lainages noirs brodés de soie, dont il y a un grand choix, depuis 8 fr. 25 le mètre en 1 m. 20 c., avec unis à 4 fr. 75 c. Pour costumes de voyage, les lainages à carreaux qui sont toujours en faveur; les prix varient à l'infini, depuis 3 fr. 25 c. le mètre. MM. Roullier frères et C^e envoient en province des échantillons qui sont reçus, comme leurs étoffes, franco.



Costume en tartan écossais fond marine. Modèle de madame Hubler.

MACHINES A COUDRE PERFECTIONNÉES

De la Compagnie Française, H. Vigneron, 70, boulevard Sébastopol.

Les machines H. Vigneron, n^{os} 3 et 4, dont la supériorité a été si souvent consacrée par les plus hautes récompenses dans toutes les Expositions, viennent encore d'être déclai-

rées hors concours à l'exposition internationale de Nice.

Ces résultats tout à l'honneur de la fabrication et de l'industrie française, sont dus aux recherches incessantes de M. Henri Vigneron, qui peut enfin présenter le type de machine le plus simple, le plus perfectionné et le plus en rapport avec ses besoins.

Cette éclatante supériorité a valu à ces excellentes machines l'attention de M. le Ministre de l'instruction publique, qui vient de décider qu'elles seraient employées dans toutes les écoles professionnelles de France.

Principe mécanique, reconnu supérieur, facilité et douceur absolue du fonctionnement, perfection du point pour tous les travaux de la couture et faculté vraiment incroyable de pouvoir en outre, marquer le linge, broder et repriser sans guides, telles sont les qualités qui justifient le choix flatteur qui vient d'être fait et la faveur toujours croissante du public.

Usine, 50, rue de la Folie-Regnault, Paris. Maison principale, 70, boulevard Sébastopol. — Écrire à cette dernière adresse.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135).

Costume en surah noir, surah glacé noir et grenat, broché d'un jeté en velours formant relief. — Sous-jupe en taffetas, garnie de deux volants de dentelle noire et couverte par une seconde jupe en surah glacé, ouverte de côté sur un pli creux, rapporté, en surah noir. Une tunique en surah noir forme un seul panier garni de deux rangs de dentelle, retenu dans une agrafe en perles, le pouf est accentué et la tunique entourée d'un rang de dentelle; le côté opposé est disposé en draperie très tombante. Corsage à pointe; au bord, deux rangs de dentelle, une en spirale

devant, partant de l'encolure, un ruché au col, à la manche un ornement de dentelle formant patte.

Costume en tartan écossais, fond marine, pour jeune fille. — Jupe plissée verticalement et posée sur une sous-jupe en taffetas; tunique-princesse, froncée en fichu, sur un plastron en velours marine, qui finit en pointe. Le bord du corsage découpé en dents de scie, col montant. A la manche ronde, un parement en velours dentelé. Le relevé des côtés est régulier et le pouf pincé semble agrafé sur la basque du dos.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4464

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en lainage bronze broché et faille bronze. — Sous-jupe en taffetas avec un volant plissé de quatre plis couchés et d'un large pli creux alternés; tunique en broché, coupée à gauche par un panneau, sur lequel s'enlève

un panier broché qui se perd dans le relevé du pouf. Corsage à très petite basque avec le dos formant pointe; un gilet plissé cerné d'une broderie. Col et sous-manche en toile. — Bas en soie grenat et souliers mordorés. — Gants de Suède. — Chapeau en paille beige à bord tendu

de velours. Un nœud en velours devant, avec une aile de flamand.

Costume en cachemire et ottoman grenat vineux clair.
— Sous-jupe en taffetas, garnie de deux plissés en ottoman et couverte par une seconde jupe en ottoman, laquelle est drapée diagonalement d'une tunique chiffonnée en poul. Sur le côté, une quille plissée est prise sur la largeur de la seconde jupe. Au-dessus, une draperie-panier est bordée d'une ruche à la vieille. Tunique et draperie en cachemire.

Corsage à longue pointe avec un col montant et une manche ronde, garnie d'une ruche. Plissé à l'encolure et à la manche, coquillé de dentelle crème. — Chapeau en paille grise, le bord tombant derrière, aplati sur les côtés. Touffe de plumes grises rabattant sur des coques en ottoman grenat. Un coquillé de dentelle crème tombe devant, il est piqué sur le dessus du bord qu'il ombrage. — Souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède. — En-cas en faille grise avec doublure grenat.

CHRONIQUE

Pourquoi certaines Parisiennes préfèrent le Concours hippique au sermon. — Définition de la Parisienne. — Ah! quel plaisir d'être en retard! — *Sapho* à l'Opéra. — Une nouvelle mort pour Gabrielle Krauss. — Comment les Grecs s'y prenaient-ils pour être Grecs?



GEUX qui parlent de nous sans nous connaître, nous appellent volontiers frivoles et inconstantes. Frivoles... je n'en veux rien dire; mais inconstantes, je le nie absolument. Peut-on soutenir que les Parisiennes sont in-

constantes quand on les voit répéter le même exercice à la même heure, dans le même endroit, quinze ou dix-jours de suite? C'est ce qu'elles viennent de faire en suivant, avec une assiduité qui ne s'est point démentie, les opérations un peu monotones à la longue, du Concours hippique.

Si nos élégantes avaient proposé un prix, comme jadis Cléopâtre, au génie inventif capable de leur découvrir un amusement nouveau, M. de Mornay pourrait se flatter de l'avoir mérité. Jamais, dans ses plus beaux jours, Longchamps n'excita un engouement semblable. D'ailleurs, il ne s'agissait que de trois jours, et non de trois semaines.

Il paraît qu'entre les sermons des retraites du carême et le défilé des mail-coaches, ou les courses des habits rouges, beaucoup de mondaines, — très pieuses d'ailleurs, je n'en doute pas, — ont hésité, c'est-à-dire n'ont point hésité du tout. A cette préférence, peu faite pour mériter leurs encouragements, nos Massillons modernes ont cru trouver des raisons qu'il ne m'appartient point de discuter après eux. Mais je pense qu'ils n'ont pas saisi une des principales.

Le Concours hippique commence à trois heures. Seulement, rien ne s'oppose à ce qu'on y arrive à cinq, et c'est à quoi les vrais habitués ne manquent pas. Au contraire, essayez d'entrer à la chapelle du Sacré-Cœur, après que l'exercice de la retraite est commencé. Vous verrez le prédicateur tourner vers vous des yeux sévères, qui sont, à eux seuls, tout un sermon pour votre usage personnel, sur le vilain défaut de l'inexactitude.

Chacun connaît cette définition du Français par un

Allemand : un monsieur qui porte des moustaches et qui ne sait pas la géographie. Pour moi, si j'étais chargée de définir la Parisienne, je le ferais ainsi : une dame qui a une jolie tournure et qui arrive partout quand il serait temps de partir.

Un jour je félicitais une amie récemment délivrée par les tribunaux, d'un mari qui la trompait, la battait et la ruinait de son mieux.

« Ah! oui, s'écria-t-elle. Dieu merci! je pourrai maintenant rentrer pour dîner à neuf heures du soir, sans que personne me fasse de scène. »

Voyez si ce mot : retard, ne donne pas la physionomie générale de la société actuelle. S'agit-il d'un mariage? on arrive pour la sacristie. D'un enterrement? on est là juste à temps pour asperger le mort. On se rend aux courses pour le retour; au Bois quand la nuit tombe; au bal quand il est à moitié passé; à la messe d'une heure quand les cierges fument. On en vient tout doucement à dîner à huit heures, ce qui fait, nécessairement, arriver au théâtre pour le troisième acte.

Réagir contre cette tendance est impossible. On est en retard pour tout, même pour quitter la campagne. Hélas! que de gens sont en retard pour toucher les revenus de leurs actions ou de leurs terres! Faut-il faire un crime à ceux-là de n'être pas en avance avec leurs fournisseurs? Il n'y a qu'une chose qui ne retarde pas. C'est l'aiguille du grand chronomètre de l'avie.

Pour en revenir au Concours, dont me voilà un peu loin, j'ai trouvé, comme beaucoup d'autres, qu'il était moins riche que d'habitude en toilettes élégantes. Est-ce que, par hasard, les Parisiennes qui n'ont plus le temps de rien faire n'auraient même plus celui de s'habiller? Cette supposition est plus sérieuse qu'un grand nombre de mes lectrices ne le pensent.

Avec les toilettes actuelles, où l'art du *chic* est poussé si loin, le moindre détail offre une importance que comprennent peu les femmes incomplètement initiées aux raffinements des grandes couturières. On se tromperait beaucoup en croyant que le mérite de celles-ci consiste à réussir un costume du premier coup. Cela est vrai pour les clientes ordinaires qui se contentent du *bien*, sans exiger le *parfait*. Quant aux femmes

qui mettent l'élégance irréprochable parmi les fins dernières de la femme, il faut en avoir été témoin pour se faire une idée de la peine et du temps qu'elles emploient à s'y maintenir. J'en ai vu essayer cinq fois leur toilette, tout cela pour changer un nœud de place, baisser ou remonter un pli, grossir ou diminuer une garniture. Et chaque essayage est une affaire de deux ou trois heures, à cause du temps qu'il faut passer à attendre!

Ainsi je connais des femmes, et des plus désireuses d'être remarquées, qui reculent devant cette dépense de temps, même quand la dépense d'argent n'est pas une question pour elles.

Voilà-t-il pas un trait curieux de nos mœurs : la femme n'ayant plus le loisir d'être élégante ?

La reprise de *Sapho* a été l'événement musical et l'un des incidents mondains de la quinzaine.

Tout ce qu'on sait de cette jeune Grecque, c'est qu'elle possédait une belle voix, un vrai talent de poésie, et qu'elle finit fort mal, c'est-à-dire par immersion volontaire, dans un endroit nommé Leucade.

C'était peu pour faire un opéra. On y est parvenu en donnant à la jeune Lesbienne un amoureux des moins intéressants qui se nomme Phaon, et une rivale des plus scélérates qui se nomme Glycère. Inutile d'ajouter que c'est mademoiselle Krauss qui chante le rôle de *Sapho*, et mademoiselle Richard celui de Glycère. Dans tous les opéras montés ou remontés depuis dix ans, ces dames sont rivales et c'est toujours la première qui écoppe pour employer un mot à la mode. Moi qui vous parle, j'ai déjà vu mourir la Krauss une demi-douzaine de fois : fusillée dans les *Huguenots*, enterrée vive dans *Aïda*, en prison dans *Faust*, empoisonnée par un mancenillier dans l'*Africaine*, poitrinaire dans *Henry VIII*, noyée dans *Sapho*.

On a essayé de lui donner la vie sauve dans le *Tribut de Zamora* et — voyez la force de l'habitude, — c'est la pièce qui en est morte.

Les deux mille personnes que Gounod avait favorisées d'une invitation à la répétition générale, s'étaient fait un devoir d'en témoigner leur reconnaissance en proclamant *urbi et orbi* qu'on n'avait jamais rien vu de si ennuyeux. Cette manœuvre, évidemment dictée par l'amitié, a porté ses fruits et nous autres gens du commun, simplement admis à la première, avons éprouvé une surprise agréable que nos applaudissements ont affirmée au Maître. Oui, certes, *Sapho* est une œuvre ennuyeuse. Mais *Polyeucte* l'était bien davantage. Malheureusement le seul passage drôle de la pièce nouvellement reprise est un duo — un peu bien comique pour un opéra qui ne l'est pas — lequel se chante au premier acte, tandis que tous les abonnés en sont encore à leurs asperges.

Voilà donc tous ces braves gens condamnés à connaître *Sapho* comme l'Anglais légendaire du char-à-bancs de côté connaissait le lac de Genève. Aussi, je leur conseille fort de n'arriver qu'après le troisième acte. Ils y perdront le ballet qui a eu le tort d'imiter ceux de l'*Eden*, et le malheur de rester au-dessous. Mais ils s'épargneront quelques dialogues un peu languets et ils entendront le clou de l'Opéra, c'est-à-dire les fameuses stances chantées par la Krauss :

O ma lyre immortelle

Qui, dans les tristes jours,

A tous mes maux fidèle,

Les consolais toujours !

Monsieur Emile Augier, qui est immortel aussi, puisqu'il fut Académicien, a fait quelquefois des vers moins mauvais, et il faut l'en louer. Quant à Gounod, il a écrit sur cette poésie.... mortelle, de très belle musique que la Krauss dit en grande artiste, mais qui ne la console point, dit-on, du succès de mademoiselle Richard, au premier acte, dans le duo dont j'ai parlé.

Saviez-vous que la célèbre mélodie du *Soir* est tirée de *Sapho* ? Moi, j'avoue que je l'ignorais et, si vous me permettez un conseil, trouvez-vous là au premier acte pour l'entendre. Cette phrase sublime, chantée par une musicienne de cette envergure, et accompagnée par cet admirable orchestre, vaut qu'on aille à l'Opéra pour l'entendre.

Je ne connais rien de pénible comme les costumes et les ameublements des Grecs de l'époque classique, mis à l'usage de gens qui vivent aux Batignolles, sous le gouvernement d'un chef qui se nomme Jules au lieu de Pittacus. On devine l'effet que produisent sur un peplum blanc comme neige, les bras et les mains d'un brave figurant qui a passé sa journée à faire des ressemellages. Dereims donnerait, je le gage, une forte somme pour se débarrasser du morceau d'étoffe bleue qui s'obstine à glisser de son épaule. Le tyran, bel homme d'ailleurs, agite ses doigts de pied, veufs de bottines, comme si une légion de fourmis en explorait indiscrètement les interstices. Quant à Pythéas, on ne me fera jamais croire qu'il puisse se griser à ce point, à force de boire dans un vide-poches, qu'un petit verre à liqueur ferait déborder.

Un mot, que j'ai entendu derrière moi au premier acte, donne l'idée de la musique et du décor :

« Je vois la Madeleine et j'entends qu'on chante le salut. Mais pourquoi le chante-t-on sur les marches du péristyle ? »

Moi je voudrais savoir pourquoi Gounod prend l'habitude de conclure ses phrases sur la dominante, quand il serait si simple de les finir sur la tonique, comme tout le monde. Je parle de ce tout le monde qui s'appelle Mozart, Rossini, et Meyerbeer.

CONSTANCE





2372

Costume en voile double bleu changeant. — Cache-poussière ou manteau de voyage en mohair gris.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Costume en voile double, bleu changeant. — Jupe en taffetas, avec un tuyauté au bord et couverte d'une jupe en voile, ornée de trois plis pris sur la hauteur de la jupe; de côté, une quille plissée la coupe verticalement, cette quille est décorée de boutons posés par séries de deux. Une tunique princesse se drape en panier; derrière, les lés serrés par des plis forment une tournure arrondie, tandis que le côté descend en spirale. Le devant est boutonné sous la chemisette qui est fournie par les côtés. Un col montant et une ceinture fermée par une boucle. Le drapé de gauche est plus tombant que celui de droite, une très petite dra-

perie sur la partie supérieure de la jupe, devant. A la manche ronde un parement fixé par des boutons.

Cache-poussière ou manteau de voyage en mohair gris, orné de tresse d'acier ou d'argent posée sur du velours. — Façon très cintrée mais non ajustée, les lés de derrière montés par des plis sous un ornement treillagé en tresse d'argent. Devant, ornement en velours et col rabattu, fermé par une agrafe en vieil argent, le tout orné de tresse. La manche épaulée est large, froncée sous le coude et montée à un très haut poignet en velours sur lequel une tresse est disposée en plusieurs bracelets. La doublure en soie légère.



Chapeau en paille noire.

La calotte élevée et le bord relevé d'un côté; bord tendu de velours assorti à la draperie qui entoure la calotte. De côté, s'appuyant sur la calotte, une touffe volumineuse de plumes rouges; du milieu s'élance une aigrette, deux oiseaux-mouches piqués au pied.



Chapeau en paille loutre garni d'ailes bleues

Modèles de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

Chapeau en paille loutre.

Calotte élevée et carrée, velours loutre drapé autour et bord tendu de ce même velours. Des ailes bleues et rosées sont disposées en éventail, au pied une tête d'oiseau avec sa collerette.

Costume en velours capucine et voile brodé de chenille.

Jupe en velours, au bord un tuyauté de faille ou de satin assorti. Polonaise en voile; les lés de derrière plissés retombent droit, après avoir



fourni une tournure arrondie et serrée par les plis. Le côté droit est ouvert et le bas du corsage détaché de la draperie-tablier, laquelle, de ce côté, se ramasse d'un groupe de plis qui vient s'agrafer sous la tunique; le bord du corsage est caché par la draperie. Toute cette partie est mobile et s'attache après qu'on a boutonné le corsage sous le plastron. Le côté gauche se relève de plis étagés et réguliers qui donnent un effet vague. Deux pattes en velours croisées sous la taille. Un col rabattu et un parement en velours à la manche ronde.

Costume en velours capucine et voile de même ton brodé de chenille, de madame Breant-Castel.

LE VIN DE JURANÇON

Petit vin doux de Jurançon
Êtes-vous gai dans ma mémoire !
Avec mon hôte et sa chanson,
Sous les rosiers j'allais vous boire.

Passant par là, vingt ans après,
J'ai retrouvé sous la tonnelle,
Mon hôte assis, toujours au frais,
Chantant la même ritournelle.

Le verre en main, rubis dans l'œil,
On trinque, on boit... mais quel vinaigre !
Jamais piquette d'Argenteuil
A mon palais ne fut plus aigre.

Pourtant, c'est le cru du bon temps,
Le jus pareil, la même tonne,
C'est vous, gaieté de mon printemps,
Qui manquez au vin de l'automne !

CH. CORAN.

DAME ORIANNE

(SUITE)



DAME Orianne ne quitte plus la
» harpe, ses doigts volent sur
» les cordes, tandis que les
» yeux levés elle chante comme
» la bergeronnette, sans grand'
» voix; ains, de toute mignonne
» façon, Messire Jehan l'accom-
» pagne et sait se faire douce-

» ret pour ne pas offusquer la pauvrete.

» Monseigneur, pour n'être pas le dernier, a com-
» posé un rondeau que tous applaudissent, et d'En-
» traigue voyant que n'est guère considéré au château,
» celui qui ne chante ou ne rime, est venu à la nuit
» tombée, quand chacun dormait en son lit, nous
» surprendre avec une enragée musique, en soufflant
» dans la sacquebute (1) de son grand-père.

» Pour lors donc, tous s'escriment de la voix à célé-
» brer l'amour, la chère, le vin, le plaisir. Bonté
» divine, sans le Père Anselme qui chante mi-juste,
» personne plus à Chamonest ne publierait vos louan-
» ges !

» Quand ne chante, ni ne rime, devise savamment
» sur des folies, et si la terre se payait avec des mots
» subtils, nous aurions, je gage, plus de biens que le
» Roy. Dame Orianne se plaît à ces jeux qui lui rap-
» portent plaisirs d'esprit, et miel bien doux de louan-
» ges délicates. Pour moy, je m'ensauverais de ces

(1) Sorte de trombone.

» tournois mignards, si je n'avais l'espoir de maintenir
» le respect autour de notre maitresse et de lui appren-
» dre ce qu'il faut au bon moment.

» Le premier dimanche d'i celui mois, une société
» joyeuse s'assemblait au lieu ordinaire de nos plai-
» sirs, attendant es les colloques particuliers, que la
» dame de céans voulût faire connaître son désir pour
» ce jour.

» Et voilà qu'elle nous dict tout droit après un petit
» de réflexion.

» — S'il vous plaict, messires, quelle est la plus
» grand'joye pour le cœur ? Allons d'Épinay, à vous
» la parole, vous êtes le plus tard venu dans la vie,
» trouvez-y du joli et du nouveau.

» — Belle dame, répond le plaintif soupirant qui se
» trouble d'ouvrir son cœur : la plus grand'joye est de
» mourir pour qui on aime...

» — Vrai musard, s'écrie d'Entraigue; quand meurt
» le soupirant, meurt le profit. Moy je die que le
» meilleur plaisir est celui qu'on larronne.

» — Oh là, marquis mignon, reprend le président
» du Chatelard, tu deviens scélérat; quelque jour je
» t'appellerai en justice.

» — Je veux bien, vive Dieu si vraiment j'ai pu dé-
» rober quelque chose; mais, je suis sans espoir. »

» Et pour que le plus beste comprenne, il s'incline
» vers la baronne souriante, qui répond au président :

» — Pour la peine que méritez de vouloir pendre
» mes amis haut et court, cousin du Chatelard, dites-
» nous ce que vous pensez de la grand'joye.

» — Gente cousine, si j'avais votre jeunesse, votre beauté et votre grâce, je répondrais que la grand-joie est de partager.

» — Voilà qui n'est pas mal pour un homme de robe; que va nous dire le poète? »

» Et ses yeux devenus plus doux, interrogeaient Jehan.

» — Le partage ne suffit pas au cœur, il lui faut tout donner.

» — Mais quand n'a rien? interrompt d'Entraigue qui ne peut rester un moment que la langue ne lui démange.

» — On a toujours quand on aime, et la joie se mesure non pas à richesse du présent reçu, mais à tendresse du cœur qui donne. »

» Et tandis que le troubadour laissait doucement tomber ces mots de sa bouche, dame Orianne regardait souriante, une fleur passée dans son corsage, que le sire de Trévoux lui donna au sortir de table, s'il m'en souvient.

» Lors pour cacher son trouble, notre maîtresse se renverse sur sa chaise et tournant la teste de mon côté par derrière elle :

» — Et vous, Père Anselme, un mot pour nous mettre d'accord, je vous prie.

» — Ne sont pas mes affaires, je pense, ai-je répondu tout haut; mais me penchant vers elle et tout bas : La grand-joie est celle qui ne laisse pas de remords. »

» Elle a rougi soudain, pauvre dame, et bien doucement, sans me regarder :

» — Vous avez bien dict, mon Père; n'en aurai point d'autres. »

» Hier à la nuit, une chaleur étouffante nous engourdissait dans le château, et Monseigneur voulut faire la veillée sur la terrasse qui conduit à la tour ronde. Chacun de s'ébaudir d'une aussi bonne idée et de prendre une place agréable et commode pour regarder au loin les ombres des bois et les gros nuages que le vent chasse dans la plaine.

» Des torches allumées aux angles semaient leurs étincelles dans l'espace et nous enveloppaient de lueurs sanglantes. Le regard de dame Orianne suivait pensif les jets de flamme qui montaient vers le ciel, ou se couchaient sous l'effort du vent d'orage. Sa douce figure reflétait les lueurs et les ombres en telles manières que moy, assis dans une embrasure un peu loin d'elle, je me demandais : est-ce la flamme des torches qui se joue, emmuy son visaige, ou les pensées de son âme qui se montrent à nud dans ses yeux sombres et sur ses joues pâlies?

» Personne ne parlait plus, chacun s'occupant à part soi de ses affaires intérieures, de ses peines ou de ses plaisirs. A la fin, pourtant, dame Orianne vint s'accouder au mur près de moi, et se penchant sur le chemin de ronde tout noir au-dessous du château :

» — Mon père, dit-elle à mi-voix, j'étouffe ce soir.

» — C'est l'orage qui nous menace. »

» Mais elle, secouant sa tête fine et sérieuse :

» — Non, ce n'est pas le vent ni la pluie qui m'oppressent... mais ne puis dire ce que c'est, ne le sachant pas moi-même.

» — Mais au moins sentez-vous peine ou plaisir de ce mal qui vous gaigne?

» — Tous les deux en même temps.

» Ah! mon Père, que ce serait doux de vivre, s'écria-t-elle soudainement. Et elle étirait ses bras vers le ciel. Puis les laissant tomber avec un soupir dolent : Mais ne change guère la vie!

» Et comme je m'apprêtais à lui dire doucement la folie de ses parolles, un coup de foudre vint me réduire au silence, et les montagnes le répétèrent autour de nous comme une menace.

» L'orage venait vivement, les nues couraient comme en folie dans le ciel. De fois à autre un rayon de lune glissait jusqu'à la forêt, blanchissant la tête des arbres; les oiseaux de nuit poussaient des cris plaintifs, et la châtelaine toujours allangourie, regardait du côté des bois.

» Tout d'un coup, je la vis tressaillir, se pencher en avant comme celui qui veut bien écouter.

» — On marche sur le sentier qui vient à la poterne.

» Qui cela peut-il être à cette heure? »

» Ouy bien, un vague bruit de feuilles sèches, de branches froissées arrivait à nos oreilles.

» — Holà! crie une sentinelle. »

» Alors ce fuet prodige : une musique de Paradis s'éleva de la terre, montant jusqu'à nous, si douce, si triste, une prière si suave, que tous nous l'écoutions comme on écoute en rêve.

» — Le chanteur de ballade, s'écria Monseigneur en frappant des mains. Qu'il soit le bienvenu!

» Et tandis qu'on abaisse les chaines, que les varlets secouent les torches fumeuses, Monseigneur se lève au devant du visiteur et dame Orianne fait quérir un tabouret pour lui, tout auprès d'elle.

» Ne chante pas seulement le troubadour, mais excelle dans tous les exercices de gallanterie. Quand entra sur la terrasse, il portait dans ses mains plus belle gerbe de fleurs que oncques personne ait jamais choisies dans les bois et s'avancant vers notre dame toute ravie de l'hommage, lui murmura de sa voix flatteuse ces jolis vers qu'elle m'a fait écrire pour les garder toujours.

» Je vous apporte un bouquet, que ma main

» Vient de trier de ces fleurs épanies.

» Qui ne les eust à ce vespre cueillies

» Cheutes à terre elles fussent demain.

» Cela vous soit un exemple certain

» Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,

» En peu de temps cherront toutes flétries

» Et comme fleurs périront tout soudain.

» Le temps s'en va, le temps s'en va, madame.

» Las! le temps non, mais nous nous en allons,

» Et tost seront estendus sous la lame;

» Et des amours desquelles nous parlons,

» Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :

» Pour ce, aimez-moy, cependant qu'estes belle.

» Les fleurs, le sonnet, la voix, le sourire, tout se trouve au goût de la châtelaine et bientôt entre les époux et leur hôte, les vives parolles s'échangent. Dame Orianne écoute, répond ou interroge, et avance un petit son tabouret pour ne rien perdre de ce qu'elle veut entendre.

» Mais de larges gouttes de pluie font résiller la

» flamme; notre maîtresse se lève, et joyeusement :
 » — Le temps s'en va, le temps s'en va, Messires,
 » Las! le temps non; mais nous nous en allons. »
 » Et Jehan qui lui offre la main pour monter au
 » châtel.

» — Pour ce, aimez-moy, cependant qu'estes
 » belle! »

» C'est métier bien commode qu'i celui de poète; on
 » peut tout oser sans risques à courir. Ah! les mes-
 » chantes rimes, et que Messire de Trévoux eust bien
 » fait de les oublier en chemin; assez d'autres s'en
 » souviendront pour la gloire de celui qui les com-
 » posa!

» La veillée s'est achevée dans la grand'salle avec
 » des chansons, des ballades, des fabliaux du temps
 » jadis. C'était différent pour les mots; mais toujours
 » du même au fond, et une voix frémissante ayant des
 » ailes pour vous froter au passage, et atteindre le
 » cœur sans qu'on sache par quel chemin.

» Monseigneur et son épouse étaient assis sur une
 » grande et large chaize faite exprès pour tous deux
 » réunis. Je les regardais, tandis que Jehan le bras
 » levé, la tête rejetée en arrière, chantait les souffran-
 » ces de l'autre monde pour ceux qui ont trop aimé
 » en icelui-ci. Monseigneur toujours paisible, droit
 » sur son siège, écoutait avec son air benin, un peu
 » triste et retenu. Mais dame Orianne me fit peur :
 » renversée sur le dossier du fauteuil, penchée vers
 » son époux, elle semblait chercher appui sur son
 » cœur. Sa figure toute jeune et fresche avait pâli, la
 » bouche s'ouvrait un petit, les yeux brillants,
 » inquiets, fixes se remplissaient de larmes qui tom-
 » baient sans le savoir sur sa poitrine haletante.

» Quand la biche a couru tout son souffle, elle
 » tombe. Le couteau du chasseur s'approche de son
 » col et la pauvrete le regarde d'un œil tendre et
 » effrayé. Au fond de ce regard humide, on voit une
 » muette prière : elle n'espère plus, pourtant elle de-
 » mande mercy malgré son vouloir. A la biche expi-
 » rante, dame Orianne me faisait songer.

» Elle souffre! Et moi, beste, qui la voyais rire, je
 » croyais à la joie de son cœur. Que lui manque-t-il
 » donc pour être heureuse : Monseigneur, son époux,
 » se fait une loi de ses moindres caprices, Pierre d'En-
 » traigue devient ermite pour ses doux yeux, d'Epi-
 » nay, se consume en soupirs; moi, je cours la chasse
 » comme un jouvenceau. N'est-ce donc rien que tout
 » cela? encore un coup, que lui manque-t-il?

» J'y ai pensé tout le long de la nuit, et crois m'en
 » être enfin tiré à honneur. Je ne suis qu'un grossier
 » et triste sire, ne cognoissant rien aux femmes pour
 » mon repos; pourtant, il me paraît que notre mai-
 » tresse aurait besoin, peut-être, d'un maître se faisant
 » obéir, la contrariant, la jalousant, imposant l'amour
 » par la crainte. Monseigneur est trop doux; avec sa
 » blanche figure, son regard tranquille, son
 » corps menu, ses mains délicates, plaît peut-être
 » moins que beau brigand et grand pependard, à mi-
 » gnonne créature faite pour obéir. »

Elle est profonde cette réflexion du Père Anselme,
 et nous prouve que l'histoire des cœurs est la même
 dans tous les temps. Que d'êtres aimants ont souffert
 de n'être pas tourmentés pour leur amour, que d'âmes

ont eu besoin pour se fortifier dans leur épanouis-
 sement, du vent âpre de la lutte, semblables à ces arbres
 vigoureux qui croissent en raison des tempêtes sup-
 portées... Mais trêve de réflexions; Père Anselme
 troublé, malheureux, ne sachant quel parti prendre
 confie ses angoisses au vieux registre; lisons ensemble
 ces dernières pages, seules confidentes de ses soins.

« Le vent a chassé l'orage et séché les toits; notre
 » brillant soleil s'habille d'or et de pourpre à son
 » lever. — Contrairement à ses habitudes, Messire
 » Jehan reste encore au châtel pour tout le jour; et
 » moy, l'aimerais mieux dans la cabanette du Clercy.
 » Hier, notre Dame se sentait triste à la mort sans
 » savoir de quoi : ce jour, c'est son chapelain qui est
 » inquiet comme perdrix au nid, et rêveur comme
 » fillette au printemps; mais le pauvre homme ne sait
 » que trop pourquoi!

» Allons, Père Anselme, devenons-nous mignon?
 » Notre vieux crâne est nud, notre corps se plie vers
 » la terre; nous enseignons la sagesse aux autres;
 » n'est-il pas temps de se rendre sage soi-même?

» Mais tous les raisonnements n'y changent guère
 » et la crainte me presse moult davantage.

» Pendant que j'écris dans ma cellule, les sons
 » d'une harpe viennent tout estouffés par la fenê-
 » tre jusqu'à mes oreilles, accompagnant la voix
 » du troubadour et quoique j'aie, j'écoute ce chant
 » si doux qui nous a déjà fait trop plus de mal.
 » Las! notre agnelet s'abreuve à cette source de
 » poison. Seigneur rien ne nous sauvera, si vous n'y
 » mettez la main... Et tout comme si ma prière en
 » s'eschappant de mon triste cœur avait gagné le
 » cœur de nostre Dieu, voilà que la harpe fait silence,
 » que la voix s'arrête dans son eslan. J'entends rire,
 » présentement. Ah qu'il soit béni mille fois, ce rire
 » argentin, si claret, si pur, qui s'eschappe des lè-
 » vres de notre Maîtresse; tant que mes oreilles le
 » peuvent ouïr, mon cœur garde l'espoir.

» Faisons le compte de Mathurin qui part tôt de sa
 » métairie. La châtelaine veut que j'oublie ses mes-
 » chancetes et que je le paie comme un fidèle servi-
 » teur, je ne compterais donc pas ce qu'il redoict de
 » l'année escoulée, ni

» J'ai été interrompu par la cloche qui sonnait à
 » souper. Las! quelle douleur grande m'attendait ce
 » soir, et pourquoi ne suis-je pas trépassé avant que
 » de surprendre félone promesse tombée des lèvres de
 » la pauvre baronne : « Cette nuit, à onze heures,
 » dans la bibliothèque »!

» Elle était debout pâle et frémissante; la main
 » appuyée contre la porte; ses genoux se dérobaient,
 » sa voix mourante ne sortait qu'avec peine extrême;
 » et devant elle, Messire Jehan la fascinait de son
 » œil profond, et lui parlait avec meschant sourire de
 » loup qui apprivoise la brebis pour la dévorer à ses
 » aises.

» Ah! pourquoi ai-je entendu, pourquoi mes san-
 » dales estouffaient-elles le bruit de mes pas dans la
 » salle voisine. S'ils avaient cogneu ma présence, de
 » sûr, ils n'auraient rien dict; je n'aurais point appris
 » la trahison, la honte, le malheur de ma maison! Un
 » rendez-vous! dame Oriane! Pour lors, serait donc
 » menteuse la douce image qui vîct en ma présence

» aussi douce, aussi pure qu'enfant au berceau;
» seraient donc perfides ces yeux si clairs qui laissent
» voir jusqu'au fond de l'âme, et bouche si pure, que
» chastes baisers seuls l'ont cogné.

» Quand sur le carreau de ma chambre, à deux
» genoux me prosterne pour prier la Mère de Jésus,
» mon cœur lui donne le visaie de ma Dame; quand
» je dors sur ma couchette, souventes fois, j'entends
» les anges; ils chantent avec sa douce voix mignonne.
» Elle aime les pauvres hères, les soigne en charité et
» grand amour de leurs souffrances. Quelquefois, rit
» trop fort avec les amoureux Seigneurs, mais c'est
» jeu de sa part et non pas faute grossière comme ce
» rendez-vous que j'ai surpris... Ne puis-je dormir ce
» soir, je pense le cœur gros; ai plouré un petit sur ce
» pesché de ma maîtresse; et me sens mourir de
» paour : si un autre que moy connaissait l'affaire.

» Oh la femme, quel tourment pour ceux qui s'ap-
» prochent d'elle, sans même vouloir se mêler de ses
» aventures! Moi, simple, je ne voulais vivre qu'en
» mon devoir, faire un peu de bien en passant, et m'en-
» dormir dans la paix; et me voilà aujourd'hui comme
» un larron, qui tremble pour une feuille qui tombe,
» surprenant gaige de meschante vie. Las! au lieu de
» dormir cette nuit, verrai pâlir le ciel, blanchir
» l'aube; ma teste perdue dans mes mains, le cœur
» gonflé de soupirs dont ne connaissais pas la source
» avant ce jour.... Les heures passent et je ne sais à
» quoi me décider. La laisserai-je emmy cette occu-
» rence; me voilà pressé, embesoigné d'affaires qui ne

» sont pas miennes. Douce Mère de Dieu, assistez-la,
» puisque ne puis rien pour elle!

» Mais non, je ne resterai pas béatement dans mon
» coin, la saschant en dangier ailleurs. La salle aux
» manuscrits est vaste, pleine de contours sombres
» avec des panneaux mobiles contre le vent : l'un
» d'eux me cachera, et s'il est besoin, je cha-serai ce
» meschant troubadour en lui faisant honte de sa félo-
» nie.

» Saint-Michel, j'irai sur mes genoux te prier ès
» ton oratoire de Garzanchon; te faire moult révéren-
» ces et actions de grâces, si tu nous délivres de ce
» dragon qui jette flammes coupables emmy le châte
» de Chamonest.

» Le sablier se vide, voici l'heure, courage
» Père Anselme et reste en ton devoir sans verser ni
» deci, ni delà.

» Vray Dieu, quelle nuit! Pour soulager ma teste,
» je veux tout au long dégoiser ce que j'ai veu der-
» rière le paravent tiré sur ma triste figure.

» Dame Orianne fuct la première en la salle. Elle en-
» tra toute épeurée, la main sur sa lampe, la teste en-
» capuchonnée, regardant avec grand émoi l'ombre
» épaisse tout autour d'elle. Les bahuts, les coulisses,
» toutes les boiseries craquaient de fois à autre et la
» faisaient trembler si fort, la pauvre dame, que sa
» lampe malmenée, jetait des lueurs comme pour tré-
» passer.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

DEVINETTES

PORTRAIT

Nul astre n'a marqué l'heure de sa naissance;
Nul faste n'entoura son modeste berceau;
Sur son front, des grandeurs, ne brillait point le sceau,
Elle n'eut pas le nom, le rang et la puissance.
On n'a rien retenu de son adolescence :
Ses sourcils étaient-ils bruns, blonds, droits, en ar-
Sa taille tenait-elle en un étroit cerceau ? [ceau?...
Avait-elle port frêle ou riche efflorescence?...
Pourtant, bien qu'à ses doigts le sort n'eût fait échoir
La lyre, le pinceau, la plume ou l'ébauchoir,
Son souvenir demeure et sa tombe est fleurie...
C'est qu'elle eut un grand jour avec un grand moment,
Hache en main, bras levé dans un fier mouvement...
C'est qu'Elle fut vaillante à servir la patrie!

PROVERBE

Dans les prés, les faux étincellent
Et l'herbe tombe à leurs tranchants :
Les andins en tas s'amoncellent
Le travail marche au bruit des chants.

Les petits grillons qu'il dérango
Rentrent muets dans leur trou noir;
Les chars s'ébranlent vers la grange;
Le bœuf aspire à l'abreuvoir.
Midi sonne au vieux clocher... « Halte ! »
Sous les saules, au bord de l'eau
L'appétit déchainé s'exalte;
Tout lui paraît friand morceau.
Les pots remplis d'un blanc fromage,
La soupière au flanc rebondi
Se vident... c'est vraiment dommage
Qu'il ne soit pas toujours midi !
Permise est la courte sieste ;
Les bons faucheurs dorment si bien !
Pour traversin, Paul prend sa veste ;
Mais Pierre n'a besoin de rien.
Cependant, Jeanne et Madeleine
Sur leurs maris veillent de près...
De reptiles, la rive est pleine ;
Les moustiques hantent les prés.
Veillez, veillez ! car la prudence
Est encore, ô mes bonnes gens,
Contre morsure et malechance,
Le meilleur de tous les onguents.

Explication du Proverbe du numéro du 12 Avril : *Les bons comptes font les bons amis.*



Mantelet en ottoman.



Visite en Sicilienne.

MODÈLES DE MADAME HUBLER, 10, PLACE VENDÔME

Mantelet en ottoman.

Le dos fait pèlerine et le devant a deux pans-étole. La manche Henri II est faite de plis creux, arrêtés à cinq centimètres du bord inférieur, qui fait volant, par une passementerie-étoile, chenille et jais. Col rabattu. Une frange au contour.

Visite en Sicilienne.

Dos ajusté, divisé sous la taille en quatre bandes

qui se retournent pour former de longues bouclettes. La manche Henri II est froncée à la taille (dos) et au poignet, elle forme une draperie qui tombe sur une fort belle frange posée au bas du devant, lequel se ferme de côté. Des motifs en passementerie appliqués sur le dos et à la taille; une frange à l'encolure et au poignet de la manche.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4464, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Manteau de pluie, quatrième et onzième toilettes (gravure, n° 4462).

Corsage, première communiant, deuxième toilette, page 2 (Album d'Avril).

DEUXIÈME CÔTÉ

Polonaise, sixième toilette (gravure, n° 4462). — Mantille, dixième toilette (gravure, n° 4462).